



HAL
open science

De la main gravée par les diables aux papiers de saint Joseph : la geste miraculeuse des ursulines de Loudun

Sophie Houdard

► **To cite this version:**

Sophie Houdard. De la main gravée par les diables aux papiers de saint Joseph : la geste miraculeuse des ursulines de Loudun. *Archives de Sciences Sociales des Religions*, 2023, 203, 10.4000/assr.71135 . hal-04242941

HAL Id: hal-04242941

<https://univ-sorbonne-nouvelle.hal.science/hal-04242941v1>

Submitted on 15 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sophie Houdard

De la main gravée par les diables aux papiers de saint Joseph : la geste miraculeuse des ursulines de Loudun

Les endroits où était l'onction furent salis.
Madame de Chantal et ses religieuses reblanchirent le linge
où était l'onction, et les onctions demeurèrent
dans leur couleur ordinaire.
Sœur Jeanne des Anges, *Autobiographie* (1644)

Biographies pieuses, *Chroniques* des ordres féminins, *Année sainte*, *Abrégés des vertus* offrent le tableau saisissant des maladies des religieuses à l'époque moderne. Les récits y détaillent les souffrances, les prières des sœurs, les longues agonies, puis les corps exsangues offerts à l'admiration de la communauté et du peuple dans l'attente de miracles posthumes à leur tour décrits¹. La patience inouïe des « chères malades » est l'occasion de promouvoir la communauté religieuse et saint Joseph, leur protecteur et intercesseur, visitandines et ursulines revendiquant, après le carmel de Thérèse d'Avila, d'appartenir à sa sainte famille². Un exemple témoigne de cette dévotion : le jésuite Jean-Joseph Surin écrit à Rennes, depuis Bordeaux le 22 août 1661, qu'on a voué Mademoiselle Du Sault, atteinte d'une « extrême maladie », à « saint Joseph de Loudun », et que la fièvre l'a quittée à peine le saint est-il apparu en Poitou au bon Ange de la prieure des ursulines, Jeanne des Anges (Surin, 1966 : 1208). Le vœu de guérison a agi efficacement par la communication de l'ange de la prieure et de saint Joseph. On reviendra plus loin sur le fonctionnement des lettres dans la production d'un réseau mystique de promesses et d'attente³. L'expression « saint Joseph de Loudun » retiendra d'abord notre attention : elle désigne

1. Les exemples sont très nombreux. Citons seulement, parce qu'il est paradigmatique, celui d'une sœur ursuline de Nevers dont la chronique rappelle qu'elle mourut à trente-quatre ans et quelques mois (pour éviter trop de conformité avec le Christ) sans un mot de plainte : toute la ville vint alors voir son corps qui demeura « dans une beauté incomparable », au point que les sœurs « les plus craintives des corps morts » demeurèrent auprès du sien qui opéra alors quelques miracles (*Les Chroniques de l'ordre des Ursulines* [désormais : *Chroniques*], 1673 : 233).

2. Au début de la *Vida* (chapitre 6), Thérèse d'Avila raconte comment, lors d'une très grave maladie, elle choisit de prendre pour intercesseur saint Joseph (Dompnier, 2002, 2010).

3. La proposition de Jean-Pierre Albert de produire une anthropologie de la superstition comme forme spécifique du religieux à partir de l'étude du fonctionnement des chaînes magiques modernes est tout à fait intéressante (Albert, 1994).

le couvent des ursulines dédié à saint Joseph et le souvenir des phénomènes extraordinaires qui ont scellé la défaite des diables et leur sortie du corps de la prieure du couvent entre 1635 et 1637⁴. Les noms saints et sanglants gravés sur la main gauche de Jeanne des Anges (dans l'ordre d'apparition : Joseph, Maria, Jésus, François de Sales), la visite de l'ange, puis l'onction sacrée de saint Joseph qui l'a guérie d'une dangereuse pleurésie constituent une série singulière de merveilles et de miracles⁵. Or, l'omniprésence de saint Joseph dans la possession de Loudun et ses suites n'a jamais été étudiée de près, alors qu'il est partout désigné comme l'acteur décisif de ces phénomènes et de la geste glorieuse de la possédée miraculée. On verra comment le partage de l'onction sacrée de saint Joseph est le moyen de construire la chronique moderne des ursulines et d'organiser à distance un réseau spirituel et mystique. Jean-Joseph Surin l'élabore dans ses lettres vingt ans plus tard, non sans rencontrer la critique des autorités jésuites à l'égard de ce qu'on appelle, en les dénonçant comme des illusions, les « grâces extraordinaires⁶ ». C'est ce moment à la fois singulier et crucial dans l'histoire des phénomènes mystiques que produisent, en les discutant, les « miracles » de Loudun.

Chroniques de quelques miracles ordinaires

Tout en prévenant les lecteurs de l'usage spirituel et non canonique du terme de « sainte », les religieuses qui racontent les vies des premières mères de sainte Ursule développent des récits de maladies extrêmes que nourrit la « sainte haine » des religieuses pour elles-mêmes⁷. Dans ces souffrances excessives, Jacques Le Brun reconnaissait les *exempla* de l'hagiographie antique « pris à la lettre » par les religieuses et leurs biographes, comme le fait de baiser les plaies des malades ou d'en goûter le pus, voire de risquer la contagion, dans le paroxysme de l'horreur et de l'ostentation de la maladie⁸.

4. *Les miraculeux effets de l'Église romaine*, 1635.

5. À sa libération, en 1635-1636, Jeanne des Anges a eu la main gauche gravée par les diables des noms de Jésus, Marie, Joseph, François de Sales (ordre hiérarchique rétabli qui a corrigé celui des apparitions). La « merveille » de la main gravée est bien connue : Jeanne des Anges entre mille autres la raconte dans son *Autobiographie* (1644). Les miracles, merveilles et autres prodiges ont été largement et immédiatement publiés dès 1635 dans les relations véritables, lettres, récits véritables, qui forment une sorte de presse « spécialisée », pour reprendre l'expression de Michel de Certeau (Certeau, 1980 : 303).

6. « Visions, apparitions, extases, paroles intérieures, consolations sensibles » (Cavallera, 1928 : 170) : telle est la liste qu'adresse le père Bastide à Jeanne des Anges le 16 janvier 1658. Bastide recommande étrangement à Jeanne des Anges de prier son bon Ange pour faire changer d'avis Surin sur ces grâces, de manière à ce qu'il s'en dégage et soit guéri.

7. Comme il se doit, la biographe prend la précaution de rappeler l'obéissance due aux décrets d'Urbain VIII de mars 1625, lesquels interdisent d'utiliser les mots de sainte et de bienheureuse pour qui n'a pas été jugé canoniquement comme tel (*Chroniques*, 1673 : n. p.).

8. « Une des formes modernes du martyr consiste à reprendre ce qu'il y a de réel dans ce martyr, la souffrance, et à l'accompagner, sous la forme d'une "intention", d'une nouvelle sorte de témoignage [...] le sujet souffrant devient son propre tyran, il exige de soi la production

De leur côté, les religieuses biographes, embarrassées, devaient justifier ou compenser cette outrance par l'utilité thérapeutique et les guérisons : ainsi, l'ursuline Anne de Vesvre fabrique des médicaments par une « science extraordinaire » si efficace qu'il « semblait quelque fois que Dieu faisait des miracles en guérissant quelques-unes de ses malades en moins de temps qu'il n'était à espérer » (*Chroniques*, 1673 : 76). Le « miracle » – terme posé dans la chronique –, n'est qu'une hypothèse faible pour respecter les règles canoniques. Mais les compétences exceptionnelles d'Anne de Vesvre ne sont pas le plus important, elles permettent surtout de dissimuler une relation intense, secrète, avec le domaine alors très discuté de l'extraordinaire :

Elle a guéri une infinité de personnes d'écrouelles, de chancres, de la pierre, gravelle, de maux d'yeux, de rétrécissements de nerfs et presque généralement de toutes sortes de maux : ce qui ne se pouvait pas faire naturellement, ni par art, les remèdes qu'elle appliquait n'étant pas même bien souvent convenables et elle n'en usait que pour cacher le don de Dieu et fuir l'estime des hommes. Toutefois cela se découvrait par ceux mêmes qui avoient reçu guérison, quoiqu'elle s'efforcât de persuader qu'il n'y avait rien d'extraordinaire et que c'était l'effet des huiles et onguents qu'elle employait. Trois ou quatre femmes affligées de cancers qui avoient été jugés incurables par les médecins et Chirurgiens, furent guéries plus par ses prières et par le mérite de son grand courage à souffrir l'infection de ce mal, que par les remèdes qu'elle appliqua dessus. (*ibid.*)

Le miracle des guérisons se révèle donc moins par les remèdes que par ses prières et son « courage à souffrir l'infection » de cancers incurables dont les terribles manifestations sont au XVII^e siècle, plus que pour aucune autre maladie, rapportées à une cause surnaturelle. Si toute maladie résulte à l'époque d'une intention divine, le cancer est si effrayant qu'il ne trouve souvent d'autre explication que celle d'une vie volontairement consacrée à la souffrance de la Croix et à l'anéantissement spirituel : ainsi la sœur Geneviève de la Nativité-Charlet du monastère d'Abbeville demanda-t-elle à l'Esprit saint d'obtenir secrètement une maladie qui honorerait la mort du Christ en croix. Elle sentit alors dans le sein un mal « étrange » qu'elle porta un an et demi « sans le découvrir ». La thèse du vœu secret permet à la biographe d'expliquer la dissimulation qui paraît avoir été fréquente, tant la terreur causée par cette maladie frappait les communautés religieuses. Elle lui permet aussi de proposer un miracle de souffrance pure, sans reste⁹. La compagne qui la première découvrit le cancer en fut « saisie et effrayée », car le sein n'était plus qu'« une glande d'une grosseur extraordinaire, large comme une assiette et dure comme un caillou ». Les remèdes, inutiles et douloureux, ne purent empêcher la maladie de gagner

d'une souffrance sans cesse multipliée pour se faire avouer, jamais satisfait, la radicalité de son amour et de son détachement du corps et du monde » (Le Brun, 2013 : 32, 158).

9. Antoinette Gimaret (2011), montre comment la marginalisation des expériences mystiques extraordinaires et la valorisation des formes de dévotion civile amènent à investir la douleur médiocre du corps malade qui intériorise la souffrance comme seul spectacle singulier et imitable.

tous les membres et organes qui « devinrent chancreux d'une façon si épouvantable qu'elle était un prodige de souffrance ». Enfin, craignant la nature contagieuse qu'on prêtait alors au cancer, les médecins ordonnèrent la relégation de la sœur comme une « lépreuse », notant son courage invincible jusqu'à la mort. Premier miracle, ou à tout le moins « merveille », la souffrance intense, réclamée et désirée, souffrance que les médecins et la biographe enregistrent sans pouvoir en faire un usage hagiographique¹⁰. C'est ensuite un « véritable miracle » qui est opéré sur une ursuline du couvent sujette à une loupe et qui, priant la défunte, sentit la masse « se vider, sans qu'il en sortit pourtant aucune chose [...] » (*Chroniques*, 1673 : 140-141)¹¹. Le miracle posthume, même s'il n'est pas (encore) juridiquement approuvé, permet de retrouver un ordre hagiographique dans ce récit de l'excès et de la perte consentie.

En général, le cadavre des religieuses exhale un parfum angélique bien différent de la puanteur dégagée par les maladies, elles-mêmes d'ailleurs notées comme « extraordinaires » : le vocabulaire enregistre le déplacement vers la maladie de l'extraordinaire corporel largement contesté à l'époque (comme le sont, par exemple, les extases). À Pézenas, à la mort de la sœur Désirée Dantoine, le peuple accourut à l'église des ursulines en criant « Allons voir la sainte », empêchant presque son inhumation pour obtenir des restes de son corps : seule une dame reçut une portion du voile pour guérir son époux et offrit en échange une messe aux ursulines (*Chroniques*, 1673 : 51). Selon la biographe, un doux parfum envahit le couvent durant plus de dix-huit mois après la mort de la même sœur (dont la chronique a préalablement rappelé qu'elle se méfiait de son vivant des visions, extases et autres « conduites extraordinaires »), incitant le peuple à se livrer à un pillage dévot que la biographe raconte comme une action certes irrégulière, mais irrésistible : « tout ce qui lui avait servi, table, agenouilloir, cassette, livres exhalaient la même odeur [...] si bien qu'on fut obligé d'en donner pour soulager les malades et obtenir leur entière guérison » (*Chroniques*, 1673 : 52). *On fut obligé* : car les religieuses ne peuvent déroger à la prescription de *non cultu*¹² et doivent ruser avec les règles de la canonisation.

Odeurs et graisses sont les matières des reliques qui « représentent » (*Chroniques*, 1673 : 102)¹³ le corps martyrisé par la maladie. Une sœur converse

10. La religieuse ursuline de Nevers, la mère de Saint-Augustin, déjà évoquée ici, fournit un récit pieux par sa patience à souffrir les « sept ou huit grandes plaies, depuis le col jusqu'au bas de l'estomac », et les incisions des médecins, dont elle « charme les cuisantes douleurs en chantant des Psaumes de David » (*Chroniques*, 1673 : 232). La scène pieuse enregistre la souffrance comme le moyen d'aider les autres religieuses « à s'avancer dans les voies de la perfection ». Mais l'excès consenti, recherché, peine à trouver place dans ce tableau pathétique contrôlé.

11. Sur le cancer au XVII^e siècle, maladie surnaturelle et première maladie psychologique, mélancolique, on lira Jacques Le Brun, 2013 : 177-201.

12. Décret de 1625 qui interdit toute espèce de culte nouveau et non autorisé et toute sorte de vénération spontanée.

13. Avec le sang récupéré au moment de l'assassinat de Thomas Becket dans sa cathédrale de Canterbury en 1170, se constituent des reliques représentatives, au sens où l'élément corporel est mis en contact avec un autre objet (tissu, récipient, eau) qui est sacralisé par contact et qu'on appelle,

du monastère d'Abbeville accablée d'un « rhumatisme universel » se servit du mouchoir avec lequel elle avait essuyé le visage de la sœur Saint-Charles après sa mort, « teint et engraisé d'une liqueur huileuse qui sortit du visage la nuit que l'on garda son corps » et qui guérit aussitôt ses douleurs, ainsi qu'une loupe dont une sœur souffrait violemment au genou et qui laissait présager une gangrène. Placé dans le bonnet de nuit d'un homme aliéné de son bon sens, le mouchoir guérit complètement celui-ci¹⁴.

Onctions, huiles, sang ou parfum composent un trésor de reliques corporelles. Les certificats signés par les médecins attestent de guérisons posthumes inexplicables sinon par le miracle, documents toujours datés et prêts à servir une future cause canonique, comme celui que certifient les médecins le dernier jour de 1635 à propos de la défunte Aimée de Jésus, venue au secours de Marie de l'Annonciation-Cochois qui souffrait d'une fièvre dont la virulence s'arrêta aussitôt. Selon la même biographe, c'est encore la sœur Aimée de Jésus dont le jésuite Alonge, exorciste à Loudun, avait montré le portrait au diable Soumillon [Souvillon], déclenchant sa rage et ses insultes, tandis qu'un autre jésuite, le père Daran, lui aussi exorciste à Loudun, aurait utilisé un autre portrait qui exhalait une odeur plus douce que le baume, si bien que « les malades ayant recours aux mérites et intercessions de cette sainte Âme en recevraient du soulagement » (*Chroniques*, 1673 : 160).

Les reliques représentatives de la mère Aimée de Jésus (son sang, ses linges, son image), renvoient à la possession de Loudun, ses maléfices, charmes, exorcismes et miracles. C'est que la guérison miraculeuse et la scène démoniaque ne sont pas étrangères dans le monde des ursulines, où leur combat contre les diables forge la légende héroïque de ces « soldates » consacrées.

Saint Joseph et la légende moderne des ursulines de Loudun

Saint Joseph est le saint le plus important du XVII^e siècle. Il est à la fois guérisseur, intercesseur, protecteur des maisons religieuses qui bénéficient de l'autorité de sainte Thérèse et du carmel réformé¹⁵. Maintes églises lui sont consacrées, comme la première des carmes déchaussés à Paris et les chapelles des carmélites ;

parce qu'il s'agit d'une relique liquide, un vinage. Le culte en fut très important au XII^e siècle, l'eau de saint Thomas favorisant, disait-on, guérisons et miracles. Remplacé peu à peu par d'autres vinages, ce procédé lança si l'on peut dire la vogue de la conservation des liquides corporels et du lavage des reliques qui, sauf erreur, ne fut interdite qu'au XVII^e siècle.

14. Comme l'a montré Albrecht Burkardt (2004), ce sont surtout les maladies récidivantes ou à caractère qu'on dirait psychopathologique qui sont l'objet de la quête dévotionnelle. Certaines maladies « inconvenantes » n'apparaissent pas dans les miracles de guérison qu'il a étudiés : les blessures dues à des rixes, la peste, le domaine de la folie. Dans les *Chroniques* des ursulines, la folie est présente, liée sans doute à la relation tout à fait singulière des ursulines aux démons.

15. Vers le mitan du siècle, le culte s'organise et prend son essor tout en infléchissant la dimension spirituelle. La dévotion à saint Joseph permet de voir comment la moralisation l'emporte après 1640 : saint de la bonne mort et de la famille chrétienne, saint Joseph perd sa dimension mystique et témoigne de la crise que traverse la spiritualité au profit de l'anti-mystique (Tüchle, Bouman, Le Brun, 1968 : 413-434).

saint Joseph y est un saint mystique, le mari de la Vierge qui a connu plus qu'aucun autre le silence de la vie cachée et les épreuves de la Nuit, près de Jésus-Christ dont il recevait les communications les plus familières. Mais il est aussi un saint guérisseur et protecteur et, dans cette première partie du siècle, au cœur de nombreuses confréries, en particulier chez les visitandines et chez les ursulines. Les religieuses de la Visitation de Marie se recommandent (inévitablement, pourrait-on écrire) de saint Joseph : Jeanne de Chantal, leur fondatrice, invite régulièrement les religieuses à lui dire des neuvaines¹⁶. François de Sales, le père fondateur, veille particulièrement à ce qu'elles imitent les vertus de Joseph. Madeleine de Chaugy, la première biographe de Jeanne de Chantal (Chaugy, 1842 [1642] : 417) décrit ses dévotions quotidiennes à Jésus, Marie et Joseph par l'intermédiaire de l'image qu'elle tenait dans son livre des Règles et baisait avec affection, demandant qu'on passe un peu de peinture sur le diable qui était sous leurs pieds, pour ne pas l'effleurer de ses lèvres en même temps que la « trilogie réelle », pour reprendre les termes d'époque.

« À peine l'Ordre de Sainte Ursule commença dans la France que le Démon s'en déclara l'ennemi et par paroles et par effets » (*Chroniques*, 1673) : ainsi s'ouvre l'histoire des ursulines de France avec les premières religieuses d'Aix et de Marseille, Françoise de Bermond et Catherine de Gaumer (ou Catherine de France). La chronique de la branche française des ursulines débute en Provence avec la possession d'Aix dont le récit est ramené au combat entre le malheureux curé des Accoules de Marseille, Louis Gaufridy (brûlé comme sorcier en avril 1611), sa victime, la jeune ursuline possédée Madeleine de La Palud, et la sœur Catherine de Gaumer. La possession d'Aix est la scène fondatrice du passage de la congrégation à l'institution de l'ordre, le rôle de la sœur Catherine de Gaumer étant particulièrement mis en relief (*Chroniques*, 1673 : 39-47 ; Fanlo, 2017 ; Cavaillé, Houdard, 2017 ; Maus de Rolley, à paraître). Si les ursulines ont leur origine légendaire dans le massacre d'Ursule et des onze mille vierges par les Huns, c'est dans l'histoire moderne de la possession qu'elles en produisent la suite¹⁷. La Passion médiévale de sainte Ursule se poursuit dans l'apologie de leur vie de militance et de martyre où la possession démoniaque est la forme disponible du combat contre l'enfer et l'incrédulité.

Dans la triade des trois grands ordres féminins de la Contre-Réforme, l'origine violente et dramatique des ursulines et leur relation avec l'extraordinaire démoniaque est singulière, si l'on songe que chez les visitandines, c'est la dévotion civile qui s'installe sous l'impulsion de François de Sales et de Jeanne de Chantal, et

16. Jeanne de Chantal, 1986 : 735, lettre du 12 août 1639 : M^{me} de Montmorency, guérie grâce à saint Joseph d'une douloureuse sciatique, fait bâtir un oratoire jugé trop riche par les visitandines. M^{me} de Montmorency fait alors exécuter un tableau de saint Joseph à l'effigie de son défunt mari. Merci à Marion de Lencquesaing pour les références à la *Correspondance* de Jeanne de Chantal et aux *Mémoires* de Madeleine de Chaugy (1842 [1642]).

17. Comme pour toutes les congrégations féminines de vie mixte (prière et service) avec vœu simple, l'adoption des décrets du concile de Trente en 1615 obligea les ursulines à vivre sous la contrainte de la clôture et sous les vœux monastiques, ce qui entraîna des tensions fortes entre les monastères. À Loudun, par exemple, la clôture entraîna une véritable angoisse et des dissensions importantes.

qu'au carmel, c'est le modèle rigoureusement contemplatif et sévère qui domine¹⁸. On peut avancer qu'au moment où la clôture devient obligatoire, la possession – véritable spécialité, si l'on peut dire, des premières ursulines provençales – a pu constituer une forme de résistance à la claustration, dans la performance publique et théâtrale des exorcismes contre les forces du mal (Conrad, 1991 ; Houdard, 2013 : 37-51)¹⁹. Saint Joseph, mystique et thaumaturge, réunit ces ordres nouveaux en une « sainte famille » de religieuses, tout en organisant, on va le voir, leur concurrence ou leur émulation.

Il faut aussi rappeler que le lien historique des ursulines d'Aix et de Loudun est retourné par les opposants à la possession (en particulier les médecins comme Marc Duncan et Claude Quillet²⁰) qui dénoncent chez les religieuses de Loudun leur imposture par l'imitation servile et maladroite du modèle aixois que diffuse le dominicain Michaëlis. En dépit de cela (ou en raison même de cela), les *Chroniques* rapportent qu'on cherchait partout « des Sœurs qui eussent combattu contre l'Enfer pour faire des établissements dans les Villes » (*Chroniques*, 1673 : 48), ce qui aurait valu à la sœur Désirée Dantoine de Marseille, évoquée plus haut pour ses miracles de guérison posthumes, d'avoir été choisie après la possession d'Aix pour fonder la maison de Pézenas. Mais la réputation glorieuse gagnée dans la victoire sur les diables est à double tranchant : car le combat victorieux se gagne au prix de spectacles indécents qui valent aussi aux religieuses possédées le mépris et l'humiliation publique, sans compter le risque de folie et de mort. C'est à empêcher cette équivoque que travaille Jeanne des Anges, anxieuse de voir l'affaire s'empêtrer dans les obstacles : elle organise non seulement la fin de la possession par la sortie négociée des diables, mais surtout sa propre sortie de Loudun (et de la clôture), et sa tournée « en sainte » ou « comme » une sainte pendant plusieurs mois.

Plusieurs miracles viennent en effet sceller la défaite des diables et la victoire de l'Église, miracles qu'on pourrait presque dire officiels ou organiques, comme celui de l'eucharistie que les affaires de possession du siècle précédent ont mis en scène pour terrasser les huguenots. Le diable (par la bouche de la possédée) commence par blasphémer et insulter les exorcistes, puis il se rend après un combat long et difficile et avoue à son corps défendant sa défaite et la vérité des dogmes catholiques dans une prédication efficace qui, du moins si l'on

18. « La Visitation offre en son origine la possibilité d'une vie en Dieu à une catégorie de femmes qui n'y avaient jusqu'alors pas accès (les veuves, pour un temps limité ; les femmes de faible complexion) et d'un exercice entre action et contemplation (soin des pauvres et des malades) » (Lencquesaing, 2021 : 191). Le projet salésien de « règles adoucies » sera modifié avec le passage à la clôture et aux vœux solennels en 1618.

19. Le départ des ursulines pour la Nouvelle France constitue, avec Marie de l'Incarnation-Guyart, la deuxième vague, si l'on peut dire, de la résistance à la claustration sévère et le passage au militantisme organisé.

20. Marc Duncan (1634 : 10-11), écrit : « car il y a grande apparence qu'étant curieuses de ce qui concerne leur ordre, elles auront lu l'histoire de la possession de quelques ursulines de Provence mise en lumière par le père Sébastien Michaëlis ». Voir aussi Michaëlis, 1614 ; Quillet [1635], 2010.

en croit les Relations, suscite des conversions. Mais à Loudun, l'histoire des diables prédicateurs installe aussi des nouveaux venus : c'est le cas des spirituels (surtout jésuites) qui interviennent sur la scène du militantisme théologique pour « retourner » la possédée en prédicatrice de la vérité dogmatique et en expérimentatrice pathétique de la « science des saints ». Le projet est tellement incroyable qu'il aurait fait dire au diable (c'est-à-dire à Jeanne des Anges possédée, c'est-à-dire encore au père Surin qui en est l'exorciste-secrétaire) : « Que je suis fou de m'être embarqué dans ce corps mortel ! car j'ai bien été trompé. Je pensais faire de cette fille une sorcière, et je suis contraint d'en faire une sainte ». L'ironie est à son comble en effet, et c'est la même ironie qui fait nommer la mère par ceux qui la raillent, « le diable dévot » (Houdard, 2008 : 262-282 ; voir aussi [Surin], 1636 : 40).

De nombreux récits décrivent les miracles de la libération de la mère qu'on se contentera de résumer schématiquement : saint Joseph prié par la religieuse commande à Léviathan de quitter le corps de la mère le 5 novembre 1635 ; les neuvaines, les neuf communions, les neuf messes à saint Joseph contraignent ensuite Balaam à écrire le nom de Joseph sur la main gauche de la prieure, et non le sien comme cela avait d'abord été prévu (Sœur Jeanne des Anges, 1644 : 168). Isacaaron et Béhémoth occupent encore le corps de la mère : le premier exige pour sa sortie qu'on se rende à Saumur, à la chapelle royale de Notre-Dame-des-Ardilliers ; le deuxième ne veut sortir qu'à Annecy, sur le tombeau de l'évêque de Genève, au cœur du territoire de la Visitation. Mais les autorités refusent de se lancer dans une telle entreprise, coûteuse et incertaine, et la sortie (de la ville infestée) est comme en panne (« tout allait en déroute », écrit Jeanne des Anges²¹ [*ibid*]). Selon elle, c'est saint Joseph qui permet enfin que les diables quittent son corps à Loudun et écrivent les noms de Marie et de Jésus sur sa main. Mais l'affaire traîne encore. Atteinte d'une pleurésie, elle raconte la fièvre qui la secoue le premier de l'an 1637 : les saignées et les remèdes du docteur Fanton n'y changent rien, jusqu'à l'apparition du bon Ange de Jeanne qui renouvelle les noms sanglants gravés sur sa main gauche²² : un jeune homme blond de dix-huit ans environ, d'une rare beauté, lui apparaît alors, puis c'est saint Joseph en figure d'homme mûr, avec une grande chevelure et une barbe de couleur châtain, qui touche de sa main le côté droit et laisse une onction qui la guérit instantanément, comme elle l'annonce au médecin : « Monsieur, je suis guérie, saint Joseph est venu me visiter et m'a guérie » (Sœur Jeanne des Anges, 1644 : 197). Guérie de sa maladie et des diables – tant l'expression de la guérison désigne un corps

21. Jeanne obtient l'autorisation d'écrire son récit du père Jean-Baptiste Saint-Jure, son directeur, en 1644.

22. Léviathan avait d'ores et déjà marqué sa sortie d'une croix sanglante sur le front de Jeanne des Anges : elle entamait « la peau, comme les marques qu'on fait sur les écorces d'arbre ou de citrouille » et dura quinze jours, « la chaleur naturelle venant à dessécher la blessure » (Surin, 2016a [1660] : 137).

malade et infesté de diables –, Jeanne des Anges réussit à sortir et à s'en sortir, tandis que Surin s'enfoncé pour presque vingt ans dans la folie²³.

La main gravée par les diables vaincus, la supérieure possédée a « inventé » le miracle de l'onction sacrée de saint Joseph qui la constitue en relique vivante et lui permet de *s'écrire* au sens propre en mystique. Jésus, Marie, Joseph et François de Sales prennent ensuite leur place selon l'ordre hiérarchique sur la main gauche de la prieure qui en protège les lettres sanglantes avec un gant : les noms, comme dans une châsse corporelle, se renouvellent régulièrement aux grandes fêtes devant témoins. Surtout, la prieure s'échappe de la possession et se sauve, en organisant une tournée triomphale grâce à la main qu'elle montre à la foule des dévots et aux reliques de sa chemise qu'elle distribue. Car c'est la chemise touchée par saint Joseph qui lui vaut une gloire sans équivoque. Les lettres sanglantes ne convainquent pas tout le monde – certains, comme l'archevêque de Lyon, le propre frère de Richelieu, voudront même gratter les lettres avec une lame pour en vérifier la matérialité. L'origine diabolique de la graphie reste de toute façon une faveur sombre et dangereuse, et si l'apparition des lettres est due aux diables, une attestation viendra opportunément déclarer l'origine divine de leur rénovation. La chemise est donc plus sûre : lavée et découpée grâce à un travail de couture qui en protège à la fois la graisse, le parfum et la blancheur, elle permet par contact de fabriquer des papiers de saint Joseph, aux pouvoirs guérisseurs. Surin donnera plus tard une liste impressionnante de miracles presque immédiats à Tours, à Thouars, à Fontevraud et à Saumur. Jeanne des Anges invente un culte de guérison dont elle est, avec saint Joseph, l'origine, la relique et la châsse. Quant au jésuite Surin, aphasique et perdu pour longtemps dans ce qu'il appelle ses peines, il avalera à Annecy un morceau du sang séché de saint François de Sales et prononcera quelques mots : « Jésus, Maria » (Surin 2016a [1660] : 147).

« Saint Joseph de Loudun », expression dont nous sommes partie, résout donc l'entièreté de la possession. C'est le premier nom à être écrit sur la main gauche par le diable (Jeanne ou l'inverse) censé lui obéir (même s'il doit céder sa place à Marie et à Jésus), il est le but du voyage qui se terminera aux églises Saint-Joseph de Lyon et d'Annecy, le saint qui permet le renouvellement des marques sanglantes, le guérisseur de la mère, dont l'onction sacrée, sur la route du convoi miraculeux, opérera plusieurs miracles dont « on pourrait faire un livre » selon sœur Jeanne des Anges (1644 : 200). Blois, Amboise, Orléans, Paris, Rueil (chez Richelieu « notre protecteur »), vingt mille personnes chaque jour auraient guetté les « sacrés noms » ; à Saint-Germain-en-Laye, la reine

23. Jean-Joseph Surin est considéré comme fou et traité comme tel pendant presque vingt ans. Son statut est celui d'*infirmus* : il ne parle presque plus, il est quasiment paralysé et c'est dans la ruelle de son lit à l'infirmerie qu'il se tient le plus souvent. Ses extravagances (terme pudique pour désigner ses épisodes de fureur), les tentatives de suicide se succèdent avec intermittence, jusqu'à l'automne 1655 où il entame ce qu'il appellera lui-même, dans *La Science expérimentale des choses de l'autre vie* (2016b [1663]), sa « guérison », comme une série de grâces sensibles qui seront au cœur de la controverse.

Anne d'Autriche enceinte, veut voir la « main marquée » et se fait raconter la guérison miraculeuse que confirment les médecins et M^{me} de Condé, dont le mari a signé le certificat. Le roi lui-même se rend chez la reine, on coupe un morceau de la chemise pour obtenir un heureux accouchement, mais Jeanne des Anges, sans doute prudente, n'y consent pas. Tout le monde demande des reliques de la chemise touchée par saint Joseph : le jésuite Saint-Jure, directeur de Jeanne des Anges, lui en demande dans ses lettres, mais il veut aussi qu'elle lui envoie « à part » le récit des apparitions et une médaille de son bon Ange. Il la prie de faire attention à elle, car son existence est « une vie et une santé miraculeuse et divine ». Enfin, il réclame d'en savoir plus sur le morceau de linge qu'elle lui a envoyé :

[...] éclaircissez moi où vous l'avez coupé, et si saint Joseph l'a effectivement touché ? parce que vous savez qu'il ne toucha point tout votre linge, aussi n'est-il point nécessaire pour faire son opération. C'est que j'ai entendu dire que ce qu'il touche sent encore fort bon, ce que je ne sens pas en ce morceau envoyé, mais aussi peut-être ne suis-je pas digne de le sentir. Je vous demande de plus s'il est vrai qu'il sente bon ? (Cavallera, 1926 : 271 et 135, lettre du 3 février 1645)

La relique est d'abord une histoire dont il faut vérifier le contenu et la forme pour éviter les contrefaçons...

Jeanne des Anges s'est forgé dans la possession une réputation de sainte thaumaturge : elle envoie des reliques à distance et fournit à l'ordre des ursulines un récit glorieux qui fonctionne jusque chez les autres filles de saint Joseph. Ainsi la visitandine Louise de Soudeilles, atteinte de sept plaies profondes à une jambe, fit-elle une neuvaine à saint Joseph et appliqua chaque jour un peu de coton trempé dans la sainte onction de la mère Jeanne des Anges qui la guérit (*Année sainte des religieuses de la Visitation*, 1867 : 592). Le modèle thérésien de saint Joseph est pratiquement dépassé par celui qu'ont construit les ursulines à Loudun. Les filles de sainte Ursule ont ainsi gagné, grâce à l'enfer, leur entrée dans la sainte famille prestigieuse où elles tiennent la première place.

Les jésuites ont beaucoup aidé dans cette affaire, en particulier le père De Barry dont le livret de dévotion à saint Joseph rappelle son pouvoir de guérison manifesté à Loudun (Barry, 1646 : 180). Il y insiste sur son utilité contre les sortilèges et les maladies spirituelles dont on peut se prémunir en portant des anneaux avec le nom gravé de Joseph (ils auraient été efficaces à Québec), des chapelets et des médailles. Toute une géographie dévote et matérielle est ainsi organisée ou plutôt réorganisée, jusqu'en Nouvelle-France, par les livrets de dévotion que les jésuites diffusent...

La Gloire de S. Ursule du même père De Barry (1656) reprend des éléments du jésuite Hermann Crombach de Cologne : les filles de sainte Ursule y sont décrites comme des Amazones, de véritables escouades militaires destinées à « terrasser le diable, le monde et la chair » (Barry, 1646), comme ces « guerrières de l'Antiquité », Judith et Yaël.

Le voyage de Jeanne des Anges à Annecy (où elle a été reçue par la mère Jeanne de Chantal elle-même) a beaucoup contribué à cette autopromotion

et à la légende moderne de saint Joseph. Dans sa correspondance, Jeanne de Chantal évoque et publie le désordre causé par la foule des dévots venus voir la main gravée, toucher la chemise, et vérifier les qualités spirituelles de la prieure de Loudun sortie de l'épreuve démoniaque.

Surin ne sera pas en reste, et demandera régulièrement à Jeanne des Anges du papier de saint Joseph qu'il fera passer à un large réseau de correspondants, surtout religieux et féminin, mais pas exclusivement. C'est à « saint Joseph de Loudun » que le groupe bordelais vouait M^{elle} Du Sault dans l'exemple par lequel nous avons commencé. Quant au « papier touché à l'onction », il en est continuellement demandé par le père qui ne manque pas une occasion d'en faire venir en Guyenne vers le réseau mystique.

En 1664, trente ans après la possession, alors qu'il a repris la prédication, Surin raconte dans une lettre qu'il a prêché aux ursulines en l'honneur de saint Joseph, en profitant pour raconter encore une fois l'histoire de la guérison avec l'onction sacrée. Saint Joseph scelle décidément une histoire commune dans la vie de Surin et de Jeanne des Anges, une amitié spirituelle ancienne, faite d'exorcismes, d'apparitions et de signes extraordinaires. Les lettres de Surin et de Jeanne en renouvellent jusqu'à leur mort le souvenir, comme la graphie sanglante sur la main dont le jésuite ne manque jamais de demander des nouvelles, craignant sans cesse qu'elle ne s'efface avec le temps et ne disparaisse avec la mémoire des diables à laquelle il tient comme la preuve manifeste, palpable, d'une présence surnaturelle...

La controverse sur les grâces mystiques : circulation et échange des papiers

Sorti peu à peu de la folie où il s'était abîmé pendant presque vingt ans, Surin recommence à écrire vers 1655, sans retrouver toutefois l'usage ordinaire de son corps. Chaleur et dilatation sont les termes employés pour décrire ce qu'il appelle sa « guérison », une sorte d'ouverture faite à l'âme pour se déployer et sortir de l'enfermement où il a été tenu. De cette « guérison » dont beaucoup de jésuites doutent encore, en particulier le père Bastide, Surin raconte les faveurs célestes, où les autres voient les signes persistants des opérations démoniaques et de défaillances mentales graves (Houdard, 2009).

La controverse sur les grâces extraordinaires s'installe pour plusieurs années ; elle portera sur l'identification des « grâces » divines que reçoit ou croit recevoir Surin (apparitions sensibles, voix, phénomènes de présence, extases, visions) et qui se substituent aux violentes manifestations de la haine de Dieu qui l'ont habité pendant toutes les années passées – il en rendra compte dans les chapitres hallucinants de précision de sa *Science expérimentale des choses de l'autre vie* qu'il rédige, sans la publier, à partir de 1663. Cette controverse, documentée naguère par Ferdinand Cavallera, met en jeu le lourd dissentiment à propos des « consolations exceptionnelles » que décrit Surin, soit leur appréciation pratique (son état physique et mental est encore incertain et son

statut d'*infirmus* demeure) et théorique, dans une Compagnie de Jésus de plus en plus hostile à l'extraordinaire mystique, c'est-à-dire à la mystique : Surin se recommande de Jean de La Croix et de la *Montée du Mont Carmel*, ses adversaires également. C'est finalement à Jeanne des Anges qu'il est étrangement demandé de trancher. Ou plutôt c'est à son bon Ange, qu'elle appelle son Ange illuminateur, qu'elle demande les réponses, lequel en fournira en mai 1656, malgré le supérieur général de la Compagnie, Muzio Vitelleschi, hostile à la consultation d'une religieuse « jadis célèbre énergumène et à qui apparaît dit-on un ange familier » (Cavallera, 1928 : 163). Car Jeanne des Anges tient à Loudun un « bureau de l'Ange » avec lequel elle fournit quantité d'oracles. Si les autorités n'y sont pas favorables, c'est cependant l'Ange qui répondra à cette délicate question de doctrine spirituelle, prouvant par là-même la place désormais incontournable de la supérieure des ursulines de Loudun dans la spiritualité mystique jésuite, et le rôle ambigu accordé à l'ange par ceux-là mêmes, comme le père Bastide, qui n'y souscrivent pas²⁴.

Saint Joseph mystique est celui que Surin évoque avec les mères carmélites dans sa correspondance : il n'est pas différent du saint thaumaturge, dont le père espère obtenir des morceaux de l'onction. Les grâces sensibles qu'on peut toucher, sentir, voir, sont une pièce cruciale de la présence divine pour Surin, et si elles ne sont pas indispensables, elles témoignent aux « saints » (c'est-à-dire aux mystiques) des faveurs qu'ils ne peuvent rejeter. Ils forment l'élément clé d'une présence surnaturelle passée dont Surin cultive le souvenir et dont il craint l'oubli et la disparition (Goujon, 2008).

Quand Surin s'adresse à une religieuse, c'est à toute la communauté qu'il destine son écrit. De même, les lettres envoyées à une dévote sont prédestinées à servir à d'autres « dames » ou à d'autres « filles ». Les exorcismes, les dialogues spirituels avec la mère Jeanne des Anges et ceux où il « traite des diables », les miracles sont diffusés par un réseau qui échange, copie les lettres, et s'organise en une communauté expérimentale enrôlée à distance dans la diffusion ou la reproduction d'une expérience. La correspondance de la possession se fait le compte rendu, en même temps que le mode d'emploi des exorcismes que Surin préfère appeler des « colloques avec les diables ». Ainsi cette lettre qui circule jusque sur les tréteaux de la possession :

La lettre de Madame Duvergier me sert à molester les démons ; c'est pourquoi je ne vous la renvoie point encore. Ils ont bien connu cette bonne âme et parlent d'elle avec respect néanmoins de l'ardeur de son amour. Surtout j'expérimente une grande force en une relique de sainte Thérèse qui est si insupportable à un démon qu'il s'émeut comme si on lui mettait un fer chaud. (Surin, 1966 : 255)

La religieuse carmélite à laquelle s'adresse Surin est invitée à partager avec lui un exorcisme qui se fait à coups de lettres et de reliques qui ont transité,

24. « Le père Bastide qui attend la réponse de ce saint Ange ne dit pas que tout ce qui est en moi est tromperie mais il dit que toutes les choses extraordinaires et distinctes que je dis que le Seigneur fait, sont suspectes [...] » (Cavallera, 1928 : 173).

avant leur passage à Loudun, par les sœurs et le réseau féminin, dévot ou religieux. La lettre et la relique sont décrits comme les instruments efficaces du combat contre les diables. Mais on peut noter qu'elles servent surtout à organiser des liaisons entre Surin, les sœurs et les démons, à jouer le rôle de papiers-intercesseurs entre le groupe spirituel et l'au-delà. Est-ce pour cela que la chemise de Jeanne sera transformée en papiers de saint Joseph ? Les reliques, comme les lettres, sont diffusées par des religieuses copistes et portées dans les affaires des dames qui échappent aux murs des couvents et qui les transmettent avec les livres, comme des livres à l'ère de l'imprimé...

Les carmélites, qui sont les premières filles de saint Joseph, sont ainsi représentées sur le théâtre de la possession ; elles participent, grâce à la lettre, au combat de l'exorciste et communient dans cette marque « au fer chaud », que suggère par comparaison Surin, parce qu'elle signe moins la reddition des diables que leur participation au groupe spirituel. Du couvent des ursulines de Loudun aux monastères de Poitiers, de Fontevraud aux groupes dévots, la lettre organise un circuit spirituel et une géographie mystique. La correspondance de Surin est la trace qui nous reste de l'existence d'un réseau, d'une clientèle de sœurs que la narration de l'expérience miraculeuse et surnaturelle transforme en actrices de ce théâtre lointain :

L'un des diables que j'exorcise, poursuit Surin, est ennemi particulier des carmélites et travaille contre elles tant qu'il peut. Sa propre opération est de donner des angoisses intérieures. Il a pour son adversaire au ciel le glorieux saint Joseph qui l'a chassé de quelques autres corps, il y a trente ans, en Italie. Je sais une personne que vous connaissez aussi, à qui il fait souffrir des travaux dont j'avais la connaissance depuis deux ans. Je vous prie d'intercéder contre lui et les opérations malignes qu'il imprime en la pauvre religieuse qu'il possède. (*ibid.*)

La lettre invite la religieuse carmélite à coopérer en reproduisant sur une autre possédée l'opération dont le père vient de faire l'épreuve. Tout se passe comme si Surin refaisait lui-même une expérience dont il n'était pas le maître d'œuvre, de sorte qu'à Loudun se tissent les fils d'une histoire plus ancienne, dont la mémoire est intérieure au groupe spirituel (« il y a plus de trente ans »), et d'une histoire expérimentale en cours (« une personne ») qu'il est inutile d'explicitier et que Jeanne des Anges prolonge en faisant de saint Joseph le saint qui la libérera et la guérira.

À la manière dont les physiciens du xvii^e siècle racontent de loin leurs expériences à un groupe qui doit se les approprier par la seule narration, la correspondance avec Loudun et de Loudun diffuse un savoir où l'extraordinaire abonde alors qu'il est fortement controversé par un certain nombre de médecins et de curieux érudits²⁵. La lettre, outil et narration, compte rendu expérimental et objet de l'expérience, s'adresse à un public acquis à sa vérité,

25. Je renvoie ici au livre très suggestif de Christian Licoppe, *La formation de la pratique scientifique* (1996).

à sa crédibilité ; elle permet de fonder en vérité indubitable un savoir spirituel singulier, particulier, que le public de Loudun n'admet pas toujours facilement. En retour, elle permet de légitimer la communauté des « filles de saint Joseph » qui enrôle toutes celles qui prolongent le miracle de Loudun.

Des caractères gravés sur la main gauche de Jeanne des Anges aux papiers qui sentent l'onction sacrée de saint Joseph, se met en place la légende mystique et thaumaturgique de saint Joseph. Avec Joseph, la mystique a trouvé son patron : il est le plus près de Jésus, il vit avec lui, lui ressemble, et il est pourtant si loin de lui. Jean-Joseph Surin témoigne de cette interprétation où la Nuit et l'anéantissement vont ensemble. Mais les réticences de ses supérieurs n'accompagnent pas cette dévotion spirituelle qui peu à peu se conforme aux plus sages états de vie (bon père, bon mari, bonne mort). À Loudun, le thaumaturge, l'intercesseur a permis de faire tenir les mystiques, soit un réseau de correspondants qu'entretiennent Surin et la mère Jeanne des Anges. Les apparitions, les papiers, les reliques et toutes les formes extraordinaires de la présence divine sont entretenus comme autant de signes d'une présence surnaturelle fragile, qu'on pourrait oublier et qu'il faut toucher et diffuser pour en assurer la communication et la matérialité...

Sophie HOUDARD

Université Sorbonne Nouvelle (EA 174-GRIHL)

sophie.houdard@sorbonne-nouvelle.fr

Bibliographie

Sources

Année sainte des religieuses de la Visitation, 1867, 4 vol. Une édition en plusieurs volumes est parue à la fin du XVII^e siècle (Annecy, 1689, pour le tome 1).

BARRY Paul de, S. J., 1646, *La dévotion à S. Joseph le plus aymé et le plus aimable de tous les saints après Jésus et Marie, avec l'assistance miraculeuse qu'il rend à ses dévots*, à Lyon chez Pierre et Claude Rigaud, 4^e édition.

BARRY Paul de, 1656, *La Gloire de S. Ursule divisée en deux parties, ... recueillies par un père de la Compagnie de Jésus*, Valenciennes, chez Jean Boucher.

DUNCAN Marc, 1634, *Discours de la possession des religieuses de Lodun* [sic], s. l.

Jeanne de Chantal, 1986, *Correspondance*, éditée par Sr Marie-Patricia Burns, Paris, Le Cerf.

Les Chroniques de l'ordre des Ursulines, recueillies par M.D.P.V. [Mère Augustine de Pomereu], 1673, à Paris, chez Jean Henault.

Les miraculeux effects de l'Église romaine sur les estranges, horribles et effroyables actions des démons et princes des diables. En la possession des Religieuses ursulines de Loudun et filles seculieres de la ville de Loudun, recueillis par M. de la Foucaudiere, docteur en théologie, 1635, À Paris, chez Claude Morlot.

Mémoires sur la vie et les vertus de sainte Jeanne-Françoise de Chantal [...], recueillis par la Mère Françoise-Madeleine de Chaugy, sa nièce et secrétaire, publiés par l'abbé T. B. [Boulangé], 1842 [1642], Paris, Debécourt.

MICHAËLIS Sébastien, 1614, *Histoire admirable de la possession et conversion d'une pénitente*, à Paris.

QUILLET Claude, 2010 [1635], *Fidelle [sic] examen des prétendues possédées de Chinon*, manuscrit édité par Alain Mothu, Sylvie Taussig, *La Lettre Clandestine*, 18, p. 245-267.

Sœur Jeanne des Anges, 1644, *Autobiographie*, dans *Autobiographie d'une hystérique possédée*, édité en 1886 par Gabriel Legué, Georges Gilles de la Tourette, préface du docteur Charcot, Montbonnot-Saint-Martin, Jérôme Millon, 1985.

SURIN Jean-Joseph, 1636, *Relation authentique et véritable de ce qui s'est passé en la sortie d'Isacaron, l'un des Demons qui possédait le corps de la Mere prieure des Religieuses Ursulines de Loudun. Dediée à Monseigneur le Duc d'Orleans frere unique du roi par les RRPP Exorcistes de Loudun*, A Paris, chez Jean Martin, sur le pont saint Michel avec Permission.

—, 1966, *Correspondance*, texte établi, présenté et annoté par Michel de Certeau, préface de Julien Green, Paris, Desclée de Brouwer.

—, 2016a [1660], *Triomphe de l'amour divin sur les puissances de l'Enfer*, dans *Écrits autobiographiques*, édité par Adrien Paschoud, Grenoble, Jérôme Millon.

—, 2016b [1663], *La Science expérimentale des choses de l'autre vie*, dans *Écrits autobiographiques*, édité par Adrien Paschoud, Grenoble, Jérôme Millon.

Littérature secondaire

ALBERT Jean-Pierre, 1994, « La chaîne et la chance », *Archives de sciences sociales des religions*, 86, avril-juin, p. 235-262.

BURKARDT Albrecht, 2004, *Les clients des saints. Maladie et quête du miracle à travers les procès de canonisation*, Rome, École française de Rome.

CAVAILLÉ Jean-Pierre, HOUDARD Sophie, 2017, « Une histoire sociolinguistique de la possession d'Aix-en-Provence (1610-1611) », *Études Epistémè, Revue de littérature et de civilisation (XVI^e-XVIII^e siècles)*, 31, <https://journals.openedition.org/episteme/1660> (consulté le 17 juillet 2023).

CAVALLERA Ferdinand, 1926-1930, « Lettres inédites du P. Jean-Baptiste Saint Jure à la M. Jeanne des Anges », *Revue d'ascétique et de mystique*, 1926, p. 251-271 ; 1928, p. 3-138 ; 1930, p. 113-134.

—, 1928, « Une controverse sur les grâces mystiques 1653-1660 », *Revue d'ascétique et de mystique*, p. 163-173.

CERTEAU Michel de, 1980 [1970], *La possession de Loudun*, Paris, Gallimard/Julliard, coll. « Archives ».

CONRAD Anne, 1991, *Zwischen Kloster und Welt*, Mainz, Verlag Philipp von Zabern.

DOMPNIER Bernard, 2002, « Les religieux et Saint Joseph dans la France de première moitié du XVII^e siècle », *Siècles*, 16, p. 57-75.

—, 2010, « La Visitation, saint François de Sales et la dévotion à saint Joseph », in *Saint François de Sales. Portraits croisés*, Annecy, Académie salésienne, p. 291-308.

- FANLO Jean-Raymond, 2017, *L'Évangile du démon. La possession diabolique d'Aix-en-Provence (1610-1611)*, Ceyzérieu, Champ Vallon.
- GIMARET Antoinette, 2011, *Extraordinaire et ordinaire des Croix. Les représentations du corps souffrant (1580-1650)*, Paris, Honoré Champion.
- GOUJON Patrick, 2008, *Prendre part à l'intransmissible. La communication spirituelle à travers la correspondance de Jean-Joseph Surin*, Grenoble, Jérôme Millon.
- HOUDARD Sophie, 2008, *Les invasions mystiques. Spiritualités, hétérodoxies et censures au début de l'époque moderne*, Paris, Les Belles Lettres.
- , 2009, « Le secret de Jean-Joseph Surin ou l'impensable expérience de la damnation », *Les Dossiers du Grihl, Dissidence et dissimulation*, 3-2, <https://journals.openedition.org/dossiersgrihl/3675> (consulté le 17 juillet 2023).
- , 2013, « La possession de Loudun (1632-1637). Un drame social à l'épreuve de la performance », *Communications*, 92, dossier « Performance. Le corps exposé », sous la direction de C. Biet, S. Roques, p. 37-51.
- LE BRUN Jacques, 2013, *Sœur et amante. Les biographies spirituelles féminines au XVII^e siècle*, Genève, Droz.
- LENCQUESAING Marion de, 2021, *Crises et renouveaux du geste hagiographique. Les Vies de Jeanne de Chantal (XVII^e et XX^e siècles)*, Paris, Classiques Garnier.
- LICOPPE Christian, 1996, *La formation de la pratique scientifique*, Paris, Éditions La Découverte.
- MAUS DE ROLLEY Thibaut (à paraître), *Moi, Louis Gaufridy, ayant soufflé plus de mille femmes. Une confession de sorcier au XVII^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres.
- TÜCHLE Herman, BOUMAN Cornelius A., LE BRUN Jacques, 1968, « Le christianisme, les hommes, la société au XVII^e siècle, spécialement en France », in L.-J. Rogier, R. Aubert, M.D. Knowles (dir.), *Nouvelle Histoire de l'Église. III. Réforme et Contre-réforme*, Paris, Le Seuil, chapitre 10, p. 413-434.

De la main gravée par les diables aux papiers de saint Joseph : la geste miraculeuse des ursulines de Loudun

Le tableau des maladies des religieuses à l'époque moderne est saisissant. Elles sont l'occasion de promouvoir saint Joseph, le protecteur et intercesseur des visitandines et ursulines qui revendiquent, après le carmel de Thérèse d'Avila, d'appartenir à sa sainte famille. On verra quel a été le rôle de saint Joseph thaumaturge chez les ursulines, en passant par le cas fondateur de la possession de Loudun où son rôle entre 1635 et 1637 n'a jamais été étudié de près, alors qu'il est l'acteur décisif de la geste glorieuse de Jeanne des Anges, la prieure miraculée et guérie. On verra comment le partage de l'onction sacrée de saint Joseph permet d'organiser à distance un réseau mystique qu'entretient le jésuite Surin et comment le saint thaumaturge est au carrefour de l'histoire sociale et spirituelle des « miracles » de Loudun.

Mots-clés : maladies, Ursulines, saint Joseph, Jean-Joseph Surin, Loudun

From the hand engraved by devils to the papers of Saint Joseph: the heroic and miraculous narrative of the Ursulines of Loudun

The representation of nuns' illnesses in modern times is striking. They provide an opportunity to promote Saint Joseph, the protector and intercessor of the Visitandines and Ursulines who claim, following Teresa of Avila's Carmelite convent, to belong to his holy family. We will examine Saint Joseph's role as miracle-worker among the Ursulines, taking in the founding case of the Possessed of Loudun, where his role between 1635 and 1637 has never been closely studied, though he is the determining actor in the glorious gesture of Jeanne des Anges, the miraculously healed prioress. We will see how sharing out sacred anointment by Saint Joseph made it possible to organize a mystical network of outreach maintained by the Jesuit Surin, and how the healing saint is central to the social and spiritual history of the «miracles» of Loudun.

Keywords: illness, Ursulines, saint Joseph, Jean-Joseph Surin, Loudun

De la mano grabada por los demonios a los papeles de San José : la historia milagrosa de las Ursulinas de Loudun

El cuadro de las enfermedades de las monjas en los tiempos modernos es sorprendente. Son una oportunidad para promover a San José, protector e intercesor de las Visitandinas y Ursulinas que pretenden, después del Carmelo de Teresa de Ávila, pertenecer a su sagrada familia. Veremos cuál fue el papel de San José obrador de milagros entre las Ursulinas, pasando por el caso fundacional de la posesión de Loudun donde su papel entre 1635 y 1637 nunca ha sido estudiado con detenimiento, siendo él el actor decisivo de la gloriosa gesta de Jeanne des Anges, la priora curada milagrosamente. Veremos cómo el compartir la sagrada unción de San José permite organizar a distancia una red mística mantenida por el jesuita Surin y cómo el santo taumaturgo se encuentra en la encrucijada de la historia social y espiritual de los “milagros” de Loudun.

Palabras clave : enfermedades, Ursulinas, San José ; Jean-Joseph Surin, Loudun

